



P2 CARDIOLOGIE Une première mondiale en cardiologie pédiatrique.

P5 POLYCOPIE Nous entrons dans l'ère des imprimantes multifonctions.

P5 MUSIQUE ET RELIGION Quand le heavy metal interpellle Dieu.



P8 MÉDECINE VÉTÉRINAIRE

Aux premières loges de surveillance de la bactérie E. coli

Guy Breton, bientôt vice-recteur exécutif

L'Assemblée universitaire a agréé, le 18 septembre, la nomination de Guy Breton au poste de vice-recteur exécutif. En sollicitant l'appui des membres de l'instance, le recteur Vinet a loué le travail et les qualités de M. Breton, qui est « la personne la mieux placée au sein de l'Université pour occuper ces fonctions ».

M. Breton, qui est actuellement vice-doyen exécutif à la Faculté de médecine, entrera en fonction le 1^{er} octobre. Le Conseil de l'Université doit entériner sa nomination à sa réunion du 25 septembre.

Guy Breton occupera des fonctions importantes qui incluront tout le secteur administratif. Il aura la responsabilité générale du budget. Cependant, la provost, Maryse Rinfret-Raynor, sera responsable de la portion du budget liée aux opérations académiques.

Médecin, radiologue de formation, M. Breton est un homme d'équipe qui connaît bien l'Université puisqu'il y enseigne depuis 1979, année où il est devenu professeur adjoint de clinique au Département de radiologie, radio-oncologie et médecine nucléaire. En 1994, il est nommé professeur titulaire. Deux ans plus tard, il assume la direction de ce département. Parallèlement, M. Breton accepte un poste de professeur adjoint à l'Université McGill. En 2003, il devient vice-doyen exécutif de la Faculté de médecine de l'UdeM.

Guy Breton a par ailleurs joué un rôle déterminant dans le projet

Suite en page 2



Guy Breton

FORUM

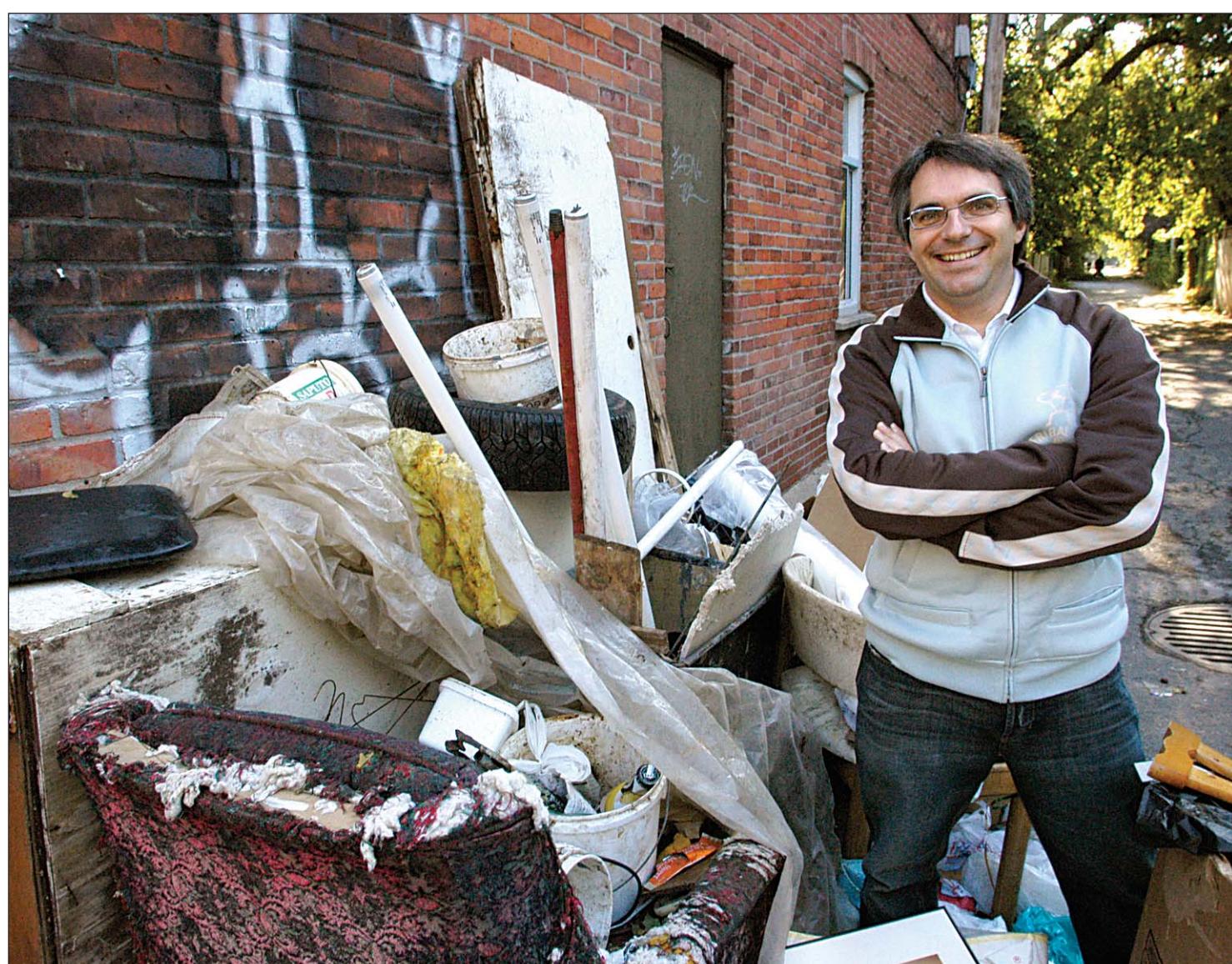
Hebdomadaire d'information

www.umontreal.ca

Volume 41 / Numéro 5 / 25 septembre 2006

Université  de Montréal

60 étudiants examinent la propreté à Montréal



Eric Montpetit innove en plongeant ses étudiants dans l'étude d'une politique publique municipale bien connue : la propreté à Montréal. Cette photo prise dans une ruelle du Plateau-Mont-Royal illustre à quel point certaines mauvaises habitudes peuvent être tenaces.

L'Université descend dans la rue avec le professeur Éric Montpetit

« Go pour un Montréal qui s'embellit tous les jours. » C'est le titre du document qui constituait la plateforme électorale de Gérald Tremblay aux dernières élections municipales, en 2005. Il évoquait dès ses toutes premières lignes la volonté de faire de Montréal une ville « plus propre » : « Des rues, des ruelles, des trottoirs, des avenues et des boulevards bien entretenus et en bon état », pouvait-on lire dans le document du parti victorieux.

Comme engagement, difficile d'être plus clair, a pensé Éric Montpetit, professeur au Département de science politique qui donne, depuis huit ans, le cours *Analyse des politiques publiques* à l'Université de Montréal et à l'École nationale d'administration publique. « Je me suis dit que mon cours allait être différent cette année, mentionne le jeune professeur que l'UdeM a embauché en 2002. J'ai fait de ma classe de 60 étudiants une immense équipe de recherche. Notre défi : produire en un trimestre un

rapport d'analyse semblable à ceux qui sont commandés par les gouvernements. »

En décembre prochain, le groupe déposera donc à l'hôtel de ville de Montréal un rapport contenant un état des lieux et des recommandations quant à l'application de la politique sur la propreté à Montréal. Toutes les facettes de la question seront abordées : les graffitis, les ordures, le recyclage, le pavage des rues, la propreté dans les ruelles et dans les parcs publics, l'affichage sauvage, l'état du patrimoine architectural et même la toxicomanie. Quel lien avec la propreté ? « Les problèmes sociaux comme l'itinérance ou la consommation de drogue ont des effets sur la propreté quand on trouve des seringues dans des terrains de jeu », répond M. Montpetit.

L'administration Tremblay s'est montrée jusqu'à maintenant très ouverte au projet de l'Université de Montréal. Le responsable du dossier de la propreté au comité exécutif,

Marcel Tremblay, est même venu présenter aux étudiants l'approche gouvernementale le 19 septembre. Il a expliqué les enjeux de cette question qui demeure, pour l'administration, « une priorité ».

Collaboration précieuse

Cette collaboration est précieuse aux yeux du professeur, car elle permettra l'accès à des données pertinentes sur les us et coutumes montréalais en matière de propreté ; on pourra connaître jusqu'au nombre de poubelles que possèdent les citoyens. Et savoir qu'un rapport de cours est officiellement attendu à la mairie dans trois mois est stimulant. « Je suis parfois triste de constater que d'excellents travaux scolaires n'ont qu'un seul lecteur : le professeur, avant d'être oubliés, sinon mis au rebut. Avec ce projet, on vit dans le concret. »

Le caractère novateur du projet a obligé le professeur Montpetit à trouver des nouvelles façons d'évaluer le travail de ses « collaborateurs ». Il

a décidé d'accorder 25 % de la note finale à la participation. Présence aux rencontres et aux discussions, réalisation d'entretiens seront discrètement jugées par le professeur et son moniteur, Jocelyn Caron, lui-même étudiant à la maîtrise en science politique. De plus, la rédaction et la présentation des rapports de recherche compteront pour 30 % de la note finale.

La préparation de ce cours, offert aux étudiants qui entament la deuxième année du baccalauréat, a nécessité un travail considérable de la part d'Éric Montpetit. Il a notamment arpентé les ruelles et les trottoirs avec son appareil photo afin d'illustrer des exemples concrets. « Dans le petit parc pour enfants derrière chez moi, j'ai trouvé des seringues. Et mes voisins ne se gênent pas pour jeter à la rue de vieux meubles qui traînent là pendant des semaines. » Dans sa présentation numérique figure même un gros plan sur des crottes de chien...

Mais le politologue ne blâme pas l'administration municipale pour sa difficulté à imposer une ville propre. « Les étudiants vont certainement réaliser que la propreté est un

Suite en page 2

Cardiologie pédiatrique



Les Drs Nagib Dahdah, à gauche, et Réda Ibrahim ont permis à Maryjane Yale d'éviter un double pontage.

Une jeune fille de 11 ans subit une chirurgie cardiaque inédite

L'ICM et le CHU Sainte-Justine réalisent une première mondiale sur une jeune patiente dont une artère vitale du cœur était complètement bloquée

Le CHU Sainte-Justine (CHUSJ) et l'Institut de cardiologie de Montréal (ICM) ont réalisé une première mondiale dans le traitement des artères coronaires d'une patiente de 11 ans et demi, Maryjane Yale. Maryjane souffrait de graves problèmes cardiaques des suites de la maladie de Kawasaki. Elle est la première enfant dans le monde à avoir bénéficié d'une nouvelle technologie, appelée CROSSER, destinée au traitement des artères coronaires complètement obstruées.

Cette intervention de cathétérisme cardiaque a été faite à l'ICM le 16 juin dernier par le Dr Réda Ibrahim, cardiologue hémodynamicien à l'Institut, et le

Dr Nagib Dahdah, cardiologue interventionniste au CHUSJ, avec la collaboration du Dr Louis Cannon, du Heart and Vascular Institute, au Michigan. L'expertise de chacun a permis de faire de cette première utilisation du CROSSER sur une enfant un succès.

« Je suis évidemment très satisfait de la réussite de cette procédure, qui a permis à Maryjane de retrouver la santé et une vie normale. Nous pratiquons régulièrement des interventions coronaires complexes à l'ICM, mais celle-ci était particulièrement difficile, car l'artère était complètement bloquée; elle était de plus située à un endroit critique du cœur, c'est-à-dire le tronc commun de la coronaire gauche », a mentionné le Dr Ibrahim.

« Je suis très heureux des résultats obtenus grâce à l'utilisation de cet appareil, a ajouté le Dr Dahdah. J'envisage déjà d'utiliser cette technologie sur trois autres de mes patients. C'est une grande avancée dans le domaine de la cardiologie pédiatrique, surtout dans le traitement de la maladie de Kawasaki ».

En mars dernier, le Dr Dahdah, confronté au diagnostic d'une obstruction complète de l'artère gauche chez Maryjane, entreprend de chercher une so-

lution au double pontage qu'aurait requis sa condition. En lisant les résultats publiés par les investigateurs européens du CROSSE au sujet de leurs 50 premiers cas dans le magazine spécialisé *Invasive Cardiology*, il est convaincu que cette technologie mise au service de la cardiologie pourrait permettre de traiter sa patiente.

Il communique donc avec la compagnie américaine qui a conçu le CROSSER, FlowCardia, et la convainc de tenter l'expérience sur une enfant. À ce moment-là, le CROSSER n'est pas encore commercialisé et n'a été utilisé que sur quelque 300 patients adultes dans le monde, dans le cadre de la dernière étape de validation clinique. Après plusieurs communications téléphoniques et envois d'informations au sujet du dossier médical de Maryjane, les investigateurs cliniques de FlowCardia acceptent de fournir l'appareil pour l'intervention.

Pendant tout ce temps, le Dr Dahdah est en rapport étroit avec le Dr Ibrahim, car ils collaborent régulièrement à la réalisation d'interventions de cathétérisme cardiaque pour le traitement de patients pédiatriques congénitaux ayant atteint l'âge adulte ou, plus récemment, des enfants atteints d'une maladie coronarienne acquise comme la maladie de Kawasaki.

Dans le cas précis de cette intervention réalisée avec un appareil encore méconnu même en cardiologie adulte, l'opération a été diffusée en circuit fermé au 15^e Symposium international de cardiologie interventionnelle de l'ICM. Elle a servi à présenter l'appareil et les possibilités cliniques qu'il offre aux médecins inscrits à ce colloque de formation. « En cardiologie adulte, le CROSSER va nous permettre d'éviter plusieurs chirurgies cardiaques effractives. C'est une avancée médicale d'envergure », a conclu le Dr Ibrahim.

Les Drs Dahdah et Ibrahim sont tous deux professeurs adjoints de clinique à la Faculté de médecine de l'Université de Montréal.



L'appareil destiné au traitement des artères coronaires obstruées

« C'est une grande avancée dans le domaine de la cardiologie pédiatrique, surtout dans le traitement de la maladie de Kawasaki. »

Guy Breton, bientôt vice-recteur exécutif

Suite de la page 1

du CHUM à titre de vice-président de la SICHUM et de directeur de la planification du CHUM 2010.

Côté recherche, le professeur n'est pas en reste puisqu'il a été le principal instigateur ou le co-instigateur d'une trentaine de projets de recherche, dont un de la Fondation canadienne pour l'innovation d'une valeur de 10 M\$ sur l'imagerie vasculaire et interventionnelle.

L'arrivée de M. Breton dans l'équipe de direction fait suite, notamment, au départ du vice-recteur à l'administration et aux finances, Claude Léger, qui est maintenant directeur général de la Ville de Montréal.

Si le vice-rectorat de M. Breton porte le qualificatif d'« exécutif », c'est entre autres, a précisé M. Vinet à l'Assemblée universitaire, pour bien distinguer son rôle et celui de Maryse Rinfret-Raynor, qui est et demeure la grande responsable de l'ensemble des affaires académiques.

Le recteur a aussi mentionné que la direction avait entamé la révision du processus budgétaire et que le rôle du comité du budget serait réexaminé.

Enfin, en réponse à une question, M. Vinet a déclaré que M. Breton continuerait à enseigner. « Il est important que les vice-recteurs puissent continuer à remplir leurs tâches professorales afin qu'ils restent à jour dans leur pratique. »

60 étudiants examinent la propreté à Montréal



Marcel Tremblay, du comité exécutif de la Ville de Montréal, a rencontré les étudiants du professeur Éric Montpetit (à droite) le 19 septembre dans le cadre de leur cours d'analyse de politiques publiques.

Suite de la page 1

problème complexe et que les solutions ne sont pas simples, souligne-t-il. Mais quand une volonté très nette est exprimée, on a au moins un point de départ. »

Recherche et enseignement

Eric Montpetit est reconnu pour ses travaux théoriques sur les politiques environnementales et biotechnologiques. Subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, il met d'ailleurs la dernière main à un livre écrit en collaboration avec plusieurs professeurs, dont sa collègue Christine Rothmayr. Il s'agit d'une analyse des politiques de neuf pays (Canada, Etats-Unis, France, Angleterre, Suisse, Belgique, Allemagne, Suède et Pays-Bas) en matière d'organismes génétiquement modifiés et de génie génétique. « En un mot, il semble que les mesures mises en place en Amérique du Nord soient plus axées sur les risques liés aux produits, alors que l'Europe s'intéresse davantage aux processus. »

Pour lui, l'analyse que s'apprêtent à effectuer les étudiants-rechercheurs de son cours de trois crédits est très semblable à celle qu'il a entreprise pour cette étude comparative internationale et qui a nécessité cinq ans de travail. « Quand j'ai cherché une politique publique proche de nous, représentative du travail des autorités municipales et analysable en trois mois, j'ai pensé à la propreté. »

Il n'a aucune hypothèse à défendre dans cet exercice. Mais il sait déjà que les étudiants ont ici

conforme à la nouvelle orthographe
www.orthographe-recommandee.info

Précisions

Dans notre édition du lundi 11 septembre, nous faisions état de l'entente entre l'Université et le Syndicat des employé-es de soutien de l'Université de Montréal, section 1244. Nous avons mentionné plusieurs catégories d'employés représentés par cette section, mais avons omis de nommer le groupe métier et les assistants techniques.

pour nous joindre

Rédaction

Téléphone : 514 343-6550

Télécopieur : 514 343-5976

Courriel : forum@umontreal.ca

Calendrier : calendrier@umontreal.ca

Courrier : C.P. 6128, succursale Centre-ville

Montréal (Québec) H3C 3J7

Publicité

Représentant publicitaire :

Accès-Média

Téléphone : 514 524-1182

Annonceurs de l'UdeM :

Nancy Freeman, poste 8875

Affaires universitaires

DGTIC : la direction veut corriger une « situation inquiétante »

Un plan d'action sera adopté en février

La direction de l'Université prend très au sérieux les problèmes qui touchent le réseau informatique de l'Université et elle est engagée dans un processus de résolution de ces problèmes.

En effet, faisant le point sur ce dossier à la réunion de l'Assemblée universitaire du 18 septembre, le recteur Luc Vinet a informé les membres qu'il avait demandé à la firme de consultants Raymond, Chabot, Grant, Thornton de dresser un tableau de la Direction générale des technologies de l'information et de la communication (DGTIC).

« Le rapport confirme que notre situation est extrêmement préoccupante », a-t-il résumé, en mentionnant les problèmes de fiabilité du système. L'insatisfaction est grande parmi les employés de l'Université, a-t-il ajouté.

« L'équipe de direction fera un compte rendu complet et présentera ses résultats à la mi-décembre. A la mi-février, nous aurons donc un plan d'action », a annoncé le recteur, louant au passage le « haut niveau de compétence dont nous disposons ici ». Les ressources n'ont tout simplement pas les outils nécessaires à leur disposition. » La direction ne travaillera pas en vase clos puisqu'un comité *ad hoc* jouant un rôle-conseil auprès de la direction recevra aussi des suggestions sur ce dossier majeur.

Rappelons que des pannes de courriel, l'an dernier, avaient

suscité de nombreuses questions à l'Assemblée universitaire, auxquelles l'ex-vice-recteur à l'administration et aux finances, Claude Léger, avait répondu en invoquant la vétusté des équipements.

Des chaires de recherche du Canada non renouvelées

Par ailleurs, les mandats des titulaires de chaires de recherche du Canada qui viennent à échéance ne seront pas renouvelés. Ces chaires seront plutôt transformées en chaires de l'Université de Montréal.

La provost et vice-rectrice aux affaires académiques, Maryse Rinfret-Raynor, a fourni cette information aux membres de l'Assemblée en réponse à une question sur l'avenir des chaires.

« Ces transformations auront lieu au fur et à mesure que les mandats arrivent à échéance, a-t-elle dit. Nous avons rencontré les titulaires pour leur présenter le programme de chaires internes. »

Les mandats des titulaires étaient de cinq ou de sept ans. Des conditions de travail attrayantes sont associées à ces chaires subventionnées par les organismes de recherche fédéraux et l'Université estime qu'elles constituent, en ces temps de restrictions, un puissant outil de recrutement de professeurs. D'où l'idée de les offrir à des nouveaux enseignants.

« Les chaires représentent un atout de prestige quand vient le temps de recruter des collègues, a souligné Mme Rinfret-Raynor. Nous pourrons ajouter 40 postes au cours des trois prochaines années. »

Cette réunion de l'Assemblée universitaire était la première de l'année 2006-2007.

Travaux suspendus

Le recteur a confirmé que les travaux de rénovation du 1420, boulevard du Mont-Royal avaient été interrompus à cause de « la démesure » des couts prévus, soit 150 M\$. Une firme extérieure présentera d'autres options à l'Université, a-t-il confié. Jusqu'à présent, 35 M\$ ont été investis dans le bâtiment, dont 21,5 M\$ pour son achat.

M. Vinet a également informé l'Assemblée que le dossier de la modernisation des cadres de rémunération avait beaucoup évolué.

Protestations

Plusieurs étudiants de la Faculté de médecine étaient venus à l'Assemblée afin de protester contre l'imposition de frais afférents de 250 \$ par trimestre. Exprimant leur point de vue, un porte-parole de la Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal (FAECUM) a déclaré que l'association des étudiants de cette faculté était prête à négocier, mais que ses tentatives pour obtenir les détails du budget de la Faculté avaient échoué. Mme Rinfret-Raynor a répondu qu'elle encourageait fortement les bonnes relations entre les étudiants et la direction de la Faculté de médecine.

D'autres étudiants de la FAECUM étaient présents afin de dénoncer les frais technologiques qui leur sont facturés.

Le recteur a fait valoir que l'UdeM se situait dans la moyenne à cet égard et que, si elle avait suivi les traces de l'Université Concordia par exemple, ce sont 10 M\$ de plus qu'elle aurait eus dans ses coffres.

Paula des Rivières



Luc Vinet



Maryse Rinfret-Raynor

Parlons des personnes...

Les gens qui composent la communauté universitaire font rarement la manchette. Leur contribution n'en est pas moins indispensable. Dans cet esprit, Forum se propose de tracer ici de courts portraits de certains d'entre eux.



« J'ai un travail qui m'assure la sécurité et me permet plusieurs petits bonheurs », dit Fernanda de Morais Nogueira.

« Ma vie a commencé ici »

« Ah, Fernanda ! dit Clarence Boudreault, qui est cuisinier *Chez Valère*. C'est tellement agréable de travailler avec elle ! Elle est patiente et toujours de bonne humeur. »

Fernanda de Morais Nogueira est caissière à la cafétéria de l'Université. Lorsque vous arrivez à son comptoir, elle vous salue, énonce le prix de vos achats qui s'affiche en même temps juste devant vos yeux. Puis, elle compte la somme que vous lui avez remise, vous rend la monnaie avec le sourire et vous souhaite une bonne journée. Tout cela se fait rapidement, aucune seconde n'est gaspillée !

Mme de Morais Nogueira a été engagée par les Services alimentaires en 1985. Voilà plus de 20 ans que, chaque jour, de 11 h 30 à 19 h 30, elle accomplit ce travail. « J'aime être avec le public, indique la caissière avec son accent chantant. Ici, la majorité des gens sont gentils et courtois. » À l'occasion de la rentrée, elle voit avec bonheur le campus s'animer de nouveau.

Originaire de Mont Alegre, un petit village du nord du Portugal, elle a immigré au Québec à l'âge de 21 ans. « Ma vie a commencé ici », souligne Fernanda de Morais Nogueira. Débarquée en novembre 1971, alors que l'automne était plus froid que d'habitude, elle a eu envie de repartir en songeant à l'hiver qui approchait. Cela n'a duré qu'un bref moment.

Très rapidement, elle tombe sous le charme de son pays d'adoption. L'année suivante, elle se marie avec un Portugais d'origine, un concierge de métier employé par une école primaire de Montréal. Le couple élève trois enfants : un garçon, aujourd'hui ingénieur chez Pratt & Whitney, et deux jumelles. L'une fait du théâtre alors que l'autre travaille au ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles. Complètement intégrée à la société québécoise, la famille De Morais Nogueira reste toutefois fidèle à certaines traditions. « À la mai-

son, on a toujours parlé portugais pour que la langue ne se perde pas, affirme la caissière. Et si les jeunes aiment les hamburgers et la pizza, ils ont aussi un faible pour la morue épicerée, un plat typiquement de chez nous. »

Depuis qu'elle s'est installée au Canada, il y a 35 ans, Mme de Morais Nogueira perpétue une autre tradition : le jardinage. « J'ai des tomates grosses comme ça ! lance fièrement cette femme chaleureuse et pleine de vie. L'été, je suis tout le temps dans ma cour. » Sur son lopin de terre fleuri situé dans le quartier Nouveau-Rosemont, elle se promène comme un seigneur sur ses terres, en palpant ses beaux légumes. Ils feront le bonheur des amateurs de soupe.

Mme de Morais Nogueira est une épicienne qui aime la bonne chère et les plaisirs simples : crocheter en regardant une émission de télévision, cuisiner, manger avec des amis, discuter avec ses enfants... Son travail, qui lui procure la sécurité, lui permet de profiter de ces petits bonheurs. « C'est ce qui est le plus important », estime-t-elle.

Dominique Nancy

d'une traite

Trois chercheurs reçoivent un prix de la Banque du Canada

Trois chercheurs, Georges Dionne, Pierre Duchesne et Maria Pacurar, ont reçu le prix de la meilleure communication sur le marché financier canadien pour leur texte « Intraday Value at Risk (IVaR) Using Tick-by-Tick Data with Application to the Toronto Stock Exchange », présenté récemment à la conférence de la Northern Finance Association. Ce prix prestigieux est accompagné d'une bourse de 1000 \$ financée par la Banque du Canada. Les auteurs ont également reçu une invitation à soumettre leur article à la Banque du Canada. Il s'agit du deuxième prix international qui leur est accordé pour cette recherche.

La Northern Finance Association organise, chaque année, une conférence internationale regroupant des professeurs d'université,

68 étudiants libanais sont admis

L'Université a admis 68 étudiants libanais dans la foulée des mesures exceptionnelles annoncées en juillet, à la suite de la guerre au Liban. En fait, de toutes les universités québécoises, c'est l'UdeM qui compte le plus de Libanais inscrits par suite des événements de l'été. Les trois quarts des étudiants touchés par le conflit au Moyen-Orient sont venus à l'Université de Montréal.

Martin Caillé au bureau de la provost

Martin Caillé, qui était rattaché à la Faculté de médecine, vient d'être nommé au bureau de la provost et vice-rectrice aux affaires académiques. M. Caillé agira comme coordinateur au bureau de Maryse Rinfret-Raynor. Avant d'entrer à l'Université, M. Caillé a travaillé au gouvernement du Québec ainsi que dans l'entreprise privée.

Syndicalisme à l'Université Solidarité chez les professeurs

Jacques Rouillard
publie l'histoire du
SGPUM

L'historien Jacques Rouillard signe chez Boréal l'histoire du Syndicat général des professeurs et professeures de l'Université de Montréal (SGPUM), intitulée *Apprivoiser le syndicalisme en milieu universitaire*. Il répond à nos questions.

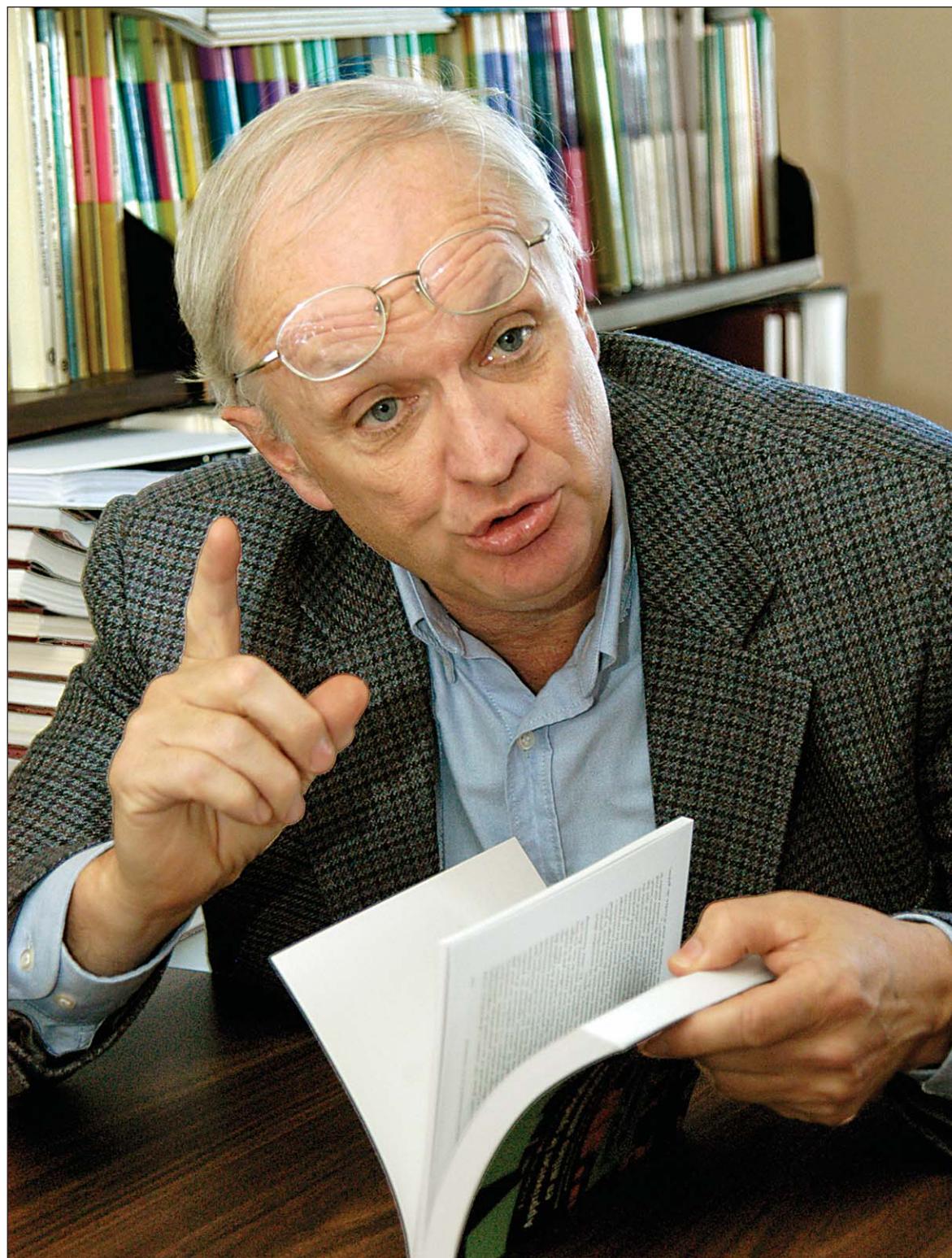
Forum : De façon générale, comment résumer l'attitude des professeurs de l'Université de Montréal à l'égard du syndicalisme ?

Jacques Rouillard : Le « nous » collectif syndical a eu du mal à s'imposer parmi les professeurs. Cela s'explique en partie par la présence de facultés professionnelles – droit, médecine, médecine dentaire, optométrie –, où historiquement les professeurs ont été réfractaires à l'idée de la négociation collective. Pour plusieurs, le syndicalisme, c'est une affaire d'ouvriers qui convient mal au statut d'universitaire. Pourtant, à l'Université Laval, où la composition du corps professoral est semblable à la nôtre, il y a eu un syndicat accrédité en même temps que le nôtre et trois grèves depuis sa mise en place. Les professeurs d'ici attendront 2005 pour déclencher leur premier arrêt de travail.

Pourtant, c'est à l'Université de Montréal que se manifestent les premiers signes d'une volonté syndicale afin de défendre les droits des professeurs. Dès les années 40, les professeurs de la Faculté des sciences se regroupent dans le but de revendiquer l'équité salariale avec leurs collègues de l'Université McGill. Ils obtiennent même un « certificat de représentation syndicale » en 1947, une première en Amérique du Nord. Le vulgarisateur scientifique bien connu Fernand Seguin, qui est alors professeur de biologie, est au premier rang des contestataires, à titre de secrétaire de l'Association des professeurs de la Faculté des sciences. C'est dans cette faculté que travaillent le plus de professeurs de carrière. Ailleurs, ce sont surtout des professeurs à temps partiel jusqu'aux années 50.

Q. : Lorsque vous acceptez d'écrire l'histoire du SGPUM, en 2005, vous vous attendez à une tâche « plutôt aisée et expéditionnée », comme vous l'écrivez en avant-propos. Le travail s'avère plus compliqué que prévu. Pourquoi ?

R. : Le Syndicat voulait souligner son 30^e anniversaire avec un ouvrage sur son histoire. Or, à force de me documenter et de scruter les archives de l'Université, je me suis rendu compte que le syndicalisme d'ici remontait bien avant 1975. En 1966, des professeurs forment un syndicat pour protester contre l'adoption de la nouvelle charte de l'Université [qui entrera en vigueur en 1967]; les professeurs considèrent notamment que la structure proposée ne leur donne pas assez de pouvoir. Plus loin dans le passé, on trouve l'Association des professeurs, formée en 1955, qui succède à l'Association des professeurs de la Faculté des sciences. Il s'agissait d'un regroupement professionnel qui faisait des représentations auprès de l'administration. Il a obtenu la création d'un fonds de retraite et d'une échelle salariale en 1960. L'idée de défendre collectivement leurs droits et intérêts est donc



Les professeurs d'ici ont appris le syndicalisme par étapes, constate Jacques Rouillard.

bien présente chez les professeurs depuis plus de 60 ans, mais elle n'a rallié que lentement la majorité. Le titre de mon livre a été choisi en fonction de cette lente évolution. Les professeurs d'ici ont « apprivoisé » le syndicalisme par étapes.

Q. : Les salaires des professeurs d'université ont longtemps été modestes. Dans les années 40, les nouveaux professeurs gagnaient deux fois moins que les ouvriers qualifiés et ils étaient moins bien rémunérés que les enseignants du secondaire. Le retard a-t-il été comblé depuis ?

R. : Manifestement, oui. Avec des échelles annuelles qui vont de 55 000 \$ à 110 000 \$, les salaires des professeurs dépassent ceux des enseignants des écoles secondaires. Mais ils ne sont pas aussi élevés que la moyenne des salaires versés dans les autres grandes universités canadiennes. À noter aussi que la charge de travail des professeurs a considérablement augmenté. À mon grand étonnement, j'ai pu constater, par exemple, que le nombre de professeurs réguliers à l'Université de Montréal en 2003 était le même qu'en 1980. Le nombre d'étudiants, lui, a crû de 38 % entre ces deux années. Sans compter les exigences de production en recherche, la course aux subventions, etc. Pendant plusieurs années, les augmentations de salaire des professeurs étaient alignées sur celles des employés

des secteurs public et parapublic, ce qui s'est traduit par de très faibles hausses dans les années 80 et 90.

De plus, la compétition entre les universités a amené une nouvelle réalité : les traitements individuels. Plus du tiers des professeurs en 2004 ont eu droit à une prime qui se situait en moyenne à 13 000 \$. La mesure permet selon l'administration d'attirer ou de garder des professeurs qui, autrement, ne feraient pas de carrière universitaire ou choisirraient une autre université. Mais cela rend plus difficile la solidarité professionnelle...

Q. : Qu'a donné la grève de 2005 ? A-t-elle marqué l'histoire du SGPUM ?

R. : Sur les gains obtenus, les opinions des professeurs sont partagées. Moi, je crois que la grève a été utile même si l'objectif de ratrapage salarial n'a pas été totalement atteint. En tout cas, elle a forcé une négociation rapide. Sans la grève, on serait probablement encore en train de négocier, comme dans le cas des négociations antérieures, qui s'éternisaient.

Cette première grève a assurément marqué l'histoire du SGPUM. L'équipe qui compose le bureau actuel est plus revendicatrice et plus militante qu'auparavant. Il fallait du culot pour demander et obtenir le mandat de grève l'an passé. Il est remarquable que les 600 professeurs présents à l'assemblée du Collège Jean-de-Brebeuf aient voté à 75 % en faveur de

l'ajout de 12 jours de grève après avoir débrayé six jours. Peu d'entre nous pensaient jamais voir ça.

Ce n'est pas fini. Le SGPUM veut maintenant mobiliser ses membres pour démocratiser les structures de l'Université, par exemple l'élection du recteur. Une telle demande avait été faite par l'Association des professeurs en 1964. Si l'on pouvait dire, autrefois, qu'il n'y avait pas de tradition militante à l'Université de Montréal parmi ses professeurs, ce n'est plus vrai aujourd'hui.

Q. : Vous affirmez ne pas avoir écrit « l'histoire officielle » du SGPUM, mais un membre du bureau a lu le manuscrit avant que vous l'envoyiez à l'éditeur. N'y a-t-il pas là contradiction ?

R. : On a fait appel à mon expertise en histoire des relations de travail. J'ai accepté de faire ce travail bénévolement, en posant comme condition que j'étais seul responsable de l'interprétation qui s'y trouve.

Un membre du bureau, Serge Larochelle, a lu mon texte et formulé quelques commentaires, que j'étais libre d'accepter ou pas. Je le remercie dans l'ouvrage. Mais il s'agit de ma vision de l'histoire du SGPUM et non de celle du bureau. D'ailleurs, nos points de vue ne convergent pas sur tout, notamment sur la désaffiliation l'an dernier du SGPUM de la Fédération québécoise des professeurs et professeurs d'université.

Mathieu-Robert Sauvé

Un test génétique pour prévenir les maladies inflammatoires

Selon John Rioux, professeur à la Faculté de médecine, les outils génétiques actuellement utilisés pour mesurer la compatibilité des tissus en transplantation pourraient servir à désigner les facteurs de risque des maladies inflammatoires.

Ce projet pourrait avoir des répercussions importantes en médecine puisqu'il serait possible, à partir d'une simple analyse génétique, de prévoir le facteur de risque relatif à un éventail de maladies liées à un dérèglement du système immunitaire. « La région génomique, connue sous le nom de complexe majeur d'histocompatibilité, est largement employée depuis les années 70 pour préciser la compatibilité des donneurs et receveurs de rein, moelle osseuse, foie et cœur. Plus spécifiquement, on compare entre elles les protéines de surface des leucocytes, nommées *human leukocyte antigen* (HLA), qui contribuent à repousser les infections dans l'organisme. Plus les HLA sont semblables, plus la transplantation a des chances de réussir », explique-t-il.

Autour de cette région, il existe des centaines d'autres gènes dont le rôle est à déterminer dans la susceptibilité aux maladies inflammatoires. À l'échelle des gènes, ces maladies (comme la maladie de Crohn, l'arthrite rhumatoïde et le lupus érythémateux) ont des éléments communs : elles sont toutes reliées au système immunitaire. La région qui contient les HLA comprend également quelque 200 gènes, plus ou moins étudiés, actifs dans les fonctions immunitaires. Selon John Rioux, c'est dans cette région commune qu'il faut chercher. Une initiative en cours vise à concevoir une carte des variantes génétiques dans cette région afin de nommer des facteurs de risque spécifiques.

« Ces gènes ont un rôle à jouer dans le système immunitaire et nous voulons axer notre recherche de ce côté », affirme le chercheur d'origine canadienne qui a accepté son nouvel emploi à Montréal l'an dernier.

La complexité de la recherche en effraiera plus d'un, mais pas John Rioux, titulaire de la Chaire de recherche du Canada en génétique et génomique de la médecine de l'inflammation. En 2001, il a contribué, avec ses collègues de l'institut Whitehead, du Massachusetts Institute of Technology Center for Genome Research, à l'élaboration du cadre d'une chasse aux gènes plus efficace que jamais.

Selon lui, le rôle du chercheur en génétique consiste à observer les relations entre les différences d'une maladie à l'autre, particulièrement en matière de risques. En connaissant mieux les mécanismes génétiques qui mènent à l'apparition de ces maladies, on pourra découvrir les façons de diminuer ces risques.

Mais les médicaments ne sont pas pour demain. Nous pourrons, au mieux, obtenir à moyen terme une estimation des risques courus par chaque personne. « Notre espoir est de faire un pas de plus vers la compréhension des mécanismes qui mènent à l'apparition de certaines maladies », dit le Dr Rioux, qui est aussi rattaché à l'Institut de cardiologie de Montréal et au Broad Institute du MIT et de l'Université Harvard.

Philip Fine
Collaboration spéciale

Économie et écologie Des imprimantes multi-fonctions feront économiser des milliers de dollars



Selon Alain Courchesne, il faudra penser à cette machine lorsque viendra le moment d'appuyer sur la touche « Imprimer ».

« On passe à la technologie des années 2000 », selon Alain Courchesne

Une équipe du Service de photocopie procède actuellement au remplacement de 215 photocopieurs dans les facultés par des appareils neufs. Ce changement, qui passera inaperçu aux yeux des usagers, du moins au début, est bien plus qu'un renouvellement de contrat de location venu à échéance. « C'est une petite révolution dans le secteur de l'impression à l'Université de Montréal », mentionne le directeur du Service, Alain Courchesne.

Les nouveaux appareils, de marque Xerox (modèle Work-Centre Pro), ne font pas que des photocopies. Ils combinent le numériseur, le télécopieur et l'imprimante. Tous reliés au réseau informatique de l'Université, ces photocopieurs permettront des impressions recto verso et pourront être actionnés à partir de n'importe quel ordinateur.

Le premier avantage de cette nouvelle technologie est son coût. Grâce à elle, plusieurs dizaines de milliers de dollars pourront être économisés chaque année. « L'impression d'une seule feuille sur une imprimante de bureau coûte de 8 à 12 cents, indique M. Courchesne. Avec les nouveaux appareils, on parle de 4 à 6 cents. C'est la moitié moins. »

La Direction générale des technologies de l'information et de la communication (DGTIC) estime que les 630 imprimantes du réseau produisent 25 millions de pages recto annuellement. Et l'on n'a pas comptabilisé les centaines d'imprimantes directement branchées sur les ordinateurs. Une réduction de la masse de papier utilisée dans ces opérations serait bienvenue sur le plan de la protection de l'environnement. Le mode d'impression recto verso devrait permettre d'envisager cette réduction.

Couteuses imprimantes personnelles

Alain Courchesne, qui a fait carrière dans le secteur privé jusqu'à son arrivée à l'Université de Montréal, le 31 juillet dernier, considère que le personnel doit être mieux informé des couts réels de l'impression. Âgées de plusieurs années et peu économies, les imprimantes du réseau sont appelées à voir leur nombre diminuer. Sans parler des imprimantes individuelles.

« Lorsqu'on doit imprimer un document de une ou deux pages, les anciens appareils sont encore indiqués, observe l'expert. Mais dans le cas des documents plus



Alain Courchesne, le nouveau directeur du Service de photocopie

volumineux, le prix est beaucoup trop élevé. On doit amener les usagers à se poser la question quand vient le moment d'appuyer sur la touche "Imprimer". Ils doivent prendre conscience du fait qu'ils feront économiser à leur unité 50 % des couts s'ils passent par l'imprimante commune. »

Ces imprimantes personnelles donnent à leur propriétaire une mauvaise impression (sans jeu de mots) d'économie. « Les gens oublient que les frais ne se limitent pas au prix d'achat, selon M. Courchesne. Quand on additionne le prix de l'encre et du papier, la facture annuelle est beaucoup plus lourde qu'ils le pensent. C'est à même le budget des bureaux qu'ils doivent la régler. »

De plus, les nouvelles presses feront épargner de l'argent en matière de photocopie, de télécopie et de numérisation. « Si l'on peut abaisser le cout moyen de la copie de 12 à 6 cents et utiliser plus systématiquement le mode recto verso, les économies seront substantielles. »

Les quatre employés affectés au changement des appareils, avec l'aide d'un technicien de l'entreprise privée, pensent qu'ils auront terminé cette première étape le 6 octobre.

Puis, la deuxième étape, plus délicate, s'enchainera avec la collaboration de la DGTIC. Il s'agira de brancher les presses sur le réseau informatique afin de mettre en fonction leurs différentes composantes. « Notre objectif est de terminer l'essentiel de l'installation pour le mois de décembre », déclare M. Courchesne.

Mais certaines fonctions pourraient demander plus de temps. La commande d'impression à distance, par exemple, devra probablement attendre la rentrée de septembre 2007. « Un étudiant pourra commander l'impression de son document de chez lui, poursuit le directeur. Une fois sur le campus, il actionnera l'impression à l'aide de son numéro d'identification personnel, un peu comme cela se fait déjà dans les bibliothèques. Pour lui, ce sera plus efficace, plus écologique et plus économique, et l'impression sera de meilleure qualité. »

Mathieu-Robert Sauvé

Musique et religion L'Évangile selon Bad Religion

Le rituel des concerts rock a remplacé celui de la religion

On imagine que le théologien est un amateur de musique grégorienne, mais ce n'est pas le cas de tous. Jean-Guy Nadeau, professeur à la Faculté de théologie et de sciences des religions, préfère quant à lui le heavy metal !

Il est même un mordu du groupe américain Bad Religion, une formation punk qui n'a sûrement pas la cote auprès de tous les théologiens. Ce groupe marginal et alternatif se produisait la semaine dernière à Montréal, dans un spectacle donné en collaboration avec la radio étudiante de l'UdeM, CISM. Jean-Guy Nadeau y était, à la fois comme chercheur et comme amateur.

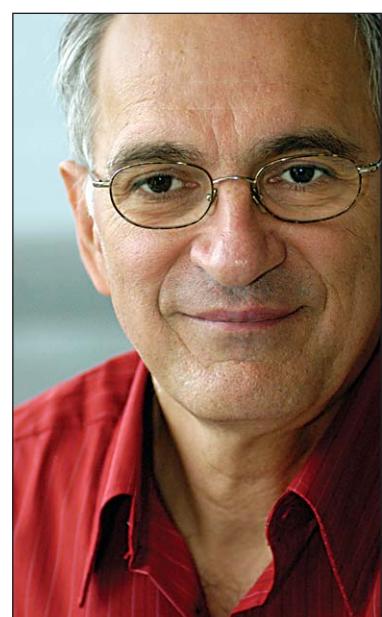
Il n'a compté « aucun gothique dans la foule. Rien que des punks bien », à qui il semble prêt à donner le bon Dieu sans confession.

Culture religieuse imposante

Il y a beaucoup de références religieuses dans le heavy metal. Certains de ces musiciens ont été élevés dans une culture religieuse fondamentaliste très forte et connaissent la Bible mieux que moi », affirme M. Nadeau.

Le professeur a même fait de l'étude des contenus religieux dans les chansons rock un de ses axes de recherche. « Je suis venu à ce thème par plaisir parce que j'ai toujours aimé cette musique. Depuis les années 80, j'ai répertorié de 400 à 500 chansons contenant des citations bibliques ou des renvois à Dieu. Dans le seul spectacle de U2 présenté au Centre Bell l'année dernière, 22

« Ces concerts remplissent une fonction identitaire, servent à forger notre rapport à l'autre, à exprimer des valeurs communes, à nourrir l'espoir, à communiquer, autant de rôles dévolus au rituel religieux. »



Jean-Guy Nadeau

des 27 chansons comportaient des références religieuses. »

Selon le chercheur, les fragments bibliques relevés dans ces pièces proviennent surtout de la Genèse et des Évangiles, mais on trouve également des références au Livre des Psaumes, au Livre des Prophéties, à Isaïe, à Job et à l'Apocalypse, ce qui témoigne d'une culture religieuse plutôt étonnante. Les thèmes sont ceux du paradis, de Babylone, de la croix, de la résurrection, des Béatitudes et l'on s'en prend ou l'on s'en remet allègrement à Dieu lui-même.

Un tel contenu est révélateur de l'importance de la religion dans la culture populaire américaine. « Une telle chose serait impensable au Québec ou en France, reconnaît Jean-Guy Nadeau. Les jeunes ne comprendraient pas de quoi il est question. »

Même lorsqu'ils sont sans contenu religieux, les concerts rock remplissent en eux-mêmes certaines fonctions qu'occupait le rituel religieux, estime le théologien. « Ces concerts remplissent une fonction identitaire, servent à forger notre rapport à l'autre, à exprimer des valeurs communes, à nourrir l'espoir, à communiquer, autant de rôles dévolus au rituel religieux. »

Cela, bien sûr, ne fait pas du concert rock un rituel religieux, mais montre que ce type de rencontre prend le relai de la religion lorsque vient le temps de combler le besoin d'appartenance et d'identité sociales chez les jeunes.

Prières et invectives

La musique heavy metal et la religion font-elles bon ménage ou ce mariage est-il destiné à dénier les croyances des bienpensants ? « Quand on s'adresse à Dieu, c'est autant pour l'invectiver que pour le prier », observe le professeur. Pour un groupe comme Bad Religion, dont les membres se disent athées, il ne fait pas de doute que la religion, ce sont des bêtises. D'autres, comme U2 ou David Bowie, offrent de véritables prières d'action de grâces. Plusieurs festivals explicitement chrétiens de musique rock se tiennent d'ailleurs chaque année aux Etats-Unis.

Lorsque le recours au religieux se veut accusateur, le théologien y voit un message qui va au-delà de l'aspect iconoclaste ou blasphematoire. « Ces groupes emploient des expressions de la religion pour critiquer et transformer la société ; l'irréverence religieuse est mise au service de la critique sociale », croit-il.

Dans cette veine, Bad Religion publie dans son site Inter-

Tell me ! Tell me where is the love
In a careless creation ?
When there's no above
There's no justice
Just a cause and a cure
And a bounty of suffering
It seems we all endure
And what I'm frightened of
Is that they call it God's love

Extrait de la chanson
God's Love, de Bad Religion

net un manifeste situant le mouvement punk dans la lignée des Lumières ! Ce manifeste « humaniste » replace l'être humain en lien avec la nature, fait reposer sa dignité sur la raison et rejette l'association établie entre culture punk et violence.

Le recours à la religion permet également de lancer des cris du cœur pour exprimer le mal de vivre de toute une génération. « Ils disent la souffrance de vivre à ceux qui prétendent que tout va bien et que tout est beau, souligne M. Nadeau. Ce sont des questions provocantes pour la théologie. »

Selon le professeur, cette question de la souffrance et du mal a été oubliée au profit d'une vision édulcorée de la vie, alors qu'il est du devoir du théologien « d'interroger Dieu » à propos de la souffrance. L'irréverence religieuse dans la musique rock constituerait donc une occasion pour le chrétien de se réapproprier le texte biblique à travers ce qui apparaît comme un croc-en-jambe à la théologie du « Dieu vous aime ».

Métal violent

Le professeur Nadeau est toutefois conscient que le heavy metal est parfois très violent dans son utilisation de la religion et se situe à la limite de l'inacceptable. Ce serait là des dérapages reflétant les dérives de certaines Églises fondamentalistes. « On pourrait croire que des groupes rock, comme des Églises, sont en guerre et que la Bible s'avère une arme pour les uns et les autres », remarque-t-il.

Certaines chansons et certains sites Internet mélangent à qui mieux mieux l'homophobie, la haine de l'espèce humaine, la lutte contre l'avortement, le tout associé aux menaces de châtiments divins. « Il y a des groupes métal qui paraissent aussi fondamentalistes que ceux qu'ils dénoncent », déplore le théologien, en soulignant qu'ils sont les héritiers d'une culture de la violence.

Daniel Baril



Le groupe Bad Religion en concert

Santé et international



Port-au-Prince est une capitale pleine de vie, mais aux prises avec plusieurs problèmes de santé publique.

Gestion de la santé : l'Université soutient Haïti

L'Unité de santé internationale participe à un projet de formation en santé

Chaque fois qu'il se rend en Haïti, Lucien Albert est ébranlé par les problèmes de pauvreté et de sous-alimentation de la population ainsi que par la progression des maladies infectieuses qui font de ce pays l'un des plus touchés par la misère humaine.

Explication du phénomène : « Au premier chef, commente le directeur de l'Unité de santé internationale de l'UdeM, figure la grande difficulté qu'éprouvent les institutions à faire respecter l'État de droit. Les initiatives de développement sont de la sorte particulièrement difficiles à réaliser. »

Le désastre causé par le passage de l'ouragan Jeanne en 2004 ne serait ainsi qu'une goutte d'eau dans une mer d'obstacles, selon l'expert. « Les capacités du système de santé haïtien sont principalement handicapées par le manque de ressources humaines, motivées et qualifiées ; l'inexistence de systèmes de gestion adaptés et standardisés ; la présence d'embuches majeures liées à la coordination et à la gouvernance ; et la faible adaptation des actions sanitaires aux problématiques de santé et aux

besoins des communautés », affirme-t-il.

C'est pour tenter de contrer ces problèmes que l'Agence canadienne de développement international (ACDI) a injecté 15 M\$ dans le Projet d'appui au renforcement des capacités en gestion de la santé en Haïti (PARC).

« C'est un des plus importants projets qui est mené en Haïti par l'Université, a confié Lucien Albert à *Forum*, qui l'a rencontré à la veille de son départ pour Madagascar dans ses bureaux de la rue Saint-Urbain. Il constituera peut-être une autre lueur d'espoir pour les Haïtiens aux prises avec des catastrophes humanitaires. »

Améliorer les conditions de santé publique

Cette collaboration entre l'Université de Montréal et l'Université d'Etat d'Haïti fait suite à un autre projet qui a vu le jour grâce au soutien financier de l'ACDI : l'implantation d'un diplôme d'études supérieures spécialisées (DESS) en management et gestion des services de santé, destiné aux gestionnaires haïtiens. Crée en 2001 par l'Unité de santé internationale (USI) en partenariat avec le ministère de la Santé publique et de la Population et l'Université d'Etat d'Haïti, ce programme de formation connaît actuellement un vif succès. Mais le directeur de l'USI insiste sur l'apport du Département d'administration de la santé de l'UdeM, et surtout sur celui du professeur

François Champagne et de la coordonnatrice Karina Dubois-Nguyen.

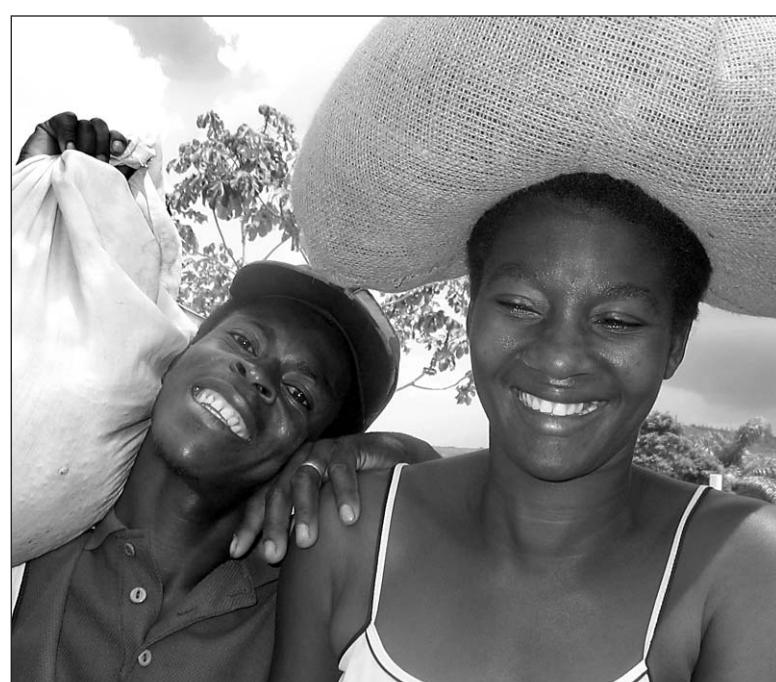
« Une évaluation récente du programme a fait ressortir qu'il peut représenter un levier majeur de changement durable en Haïti dans le domaine de la santé, souligne Lucien Albert. La formation doit toutefois se poursuivre avec des activités de renforcement des établissements de formation et avec un soutien direct aux cadres formés pour qu'ils puissent mettre à contribution leurs connaissances. L'appui au ministère de la Santé publique et de la Population doit également être consolidé si cet organisme veut jouer son rôle de régulateur des formations et de la gestion du personnel. » Le PARC s'inscrit dans cette volonté.

En cours depuis quelques semaines déjà, ce projet d'aide vise à raffermir les compétences et les capacités d'intervention dans le but de contribuer à la consolidation de la gouvernance des établissements du système de santé en Haïti. D'une durée de cinq ans, il appuiera les efforts du ministère et de l'Université d'Etat dans l'élaboration et la mise en œuvre de politiques et de stratégies en matière de développement des ressources humaines dans le secteur sanitaire. Il veillera également à la bonification des systèmes de formation en gestion de la santé ainsi qu'à la production de connaissances et à l'amélioration continue des systèmes de formation dans le domaine.

Dominique Nancy



Lucien Albert



Chaires de recherche

« Il faut devancer les interrogations du public sur l'ethnicité »



Dany Laferrière et Marie McAndrew

PHOTO : YVON DORVAL.

terrogations du public, et surtout les réponses faciles, est manifestement une priorité. « Il y a résurgence de l'ethnicité comme marqueur identitaire et facteur de clivages socioéconomiques au Québec », a-t-elle déclaré en situant le contexte de la création de cette chaire.

L'objectif général de la nouvelle unité de recherche est de mieux comprendre l'influence des déterminismes sociaux sur les interventions éducatives en milieu pluriethnique et de mieux cerner l'apport du monde de l'éducation à la production ou à la réduction des inégalités interethniques.

Le programme de recherche s'articulera autour de trois grands axes. Le premier – culture, socialisation et curriculum – s'attardera aux représentations des minorités dans le matériel pédagogique, à la question des accommodations raisonnables et aux attitudes des intervenants à l'égard de la diversité culturelle. Le deuxième concerne l'égalité des chances et l'équité ; les travaux aborderont le cheminement scolaire des néo-Québécois et les facteurs qui influent sur la réussite.

Le troisième lieu, la Chaire se penchera sur les pratiques éducatives ailleurs au Canada et dans les autres pays multiculturels.

Ces volets national et international occupent une place importante puisque la Chaire a pour mandat de faciliter les échanges interprovinciaux entre chercheurs et d'accentuer la visibilité internationale de l'expérience et du savoir-faire canadiens en matière d'éducation interculturelle.

Une première série d'activités publiques, sous forme de conférences midi tenues le deuxième vendredi de chaque mois, est déjà au programme pour le trimestre d'automne.

Geste de reconnaissance

Tour à tour, la provost de l'Université, Maryse Rinfret-Raynor, le vice-recteur à la recherche, Jacques Turgeon, et le doyen de la Faculté des sciences de l'éducation, Michel Laurier, ont souligné l'expertise unique acquise par Marie McAndrew dans les nombreuses fonctions qu'elle a occupées à l'Université de Montréal, toujours en lien avec l'ethnicité, l'immigration et l'éducation.

« Cette chaire constitue un geste de reconnaissance pour ses activités de recherche, qui ont eu une incidence sur les politiques éducatives », a souligné Mme Rinfret-Raynor.

Fondatrice du groupe Immigration et métropole, pilier du Centre d'études ethniques des universités montréalaises, Marie McAndrew est également titulaire de la Chaire en relations ethniques de l'UdeM et lauréate du prix Donner pour son volume *Immigration et diversité à l'école* ainsi que du prix Jacques-Couture pour le rapprochement interculturel.

Daniel Baril

Axes de recherche

Pour la titulaire de la Chaire, Marie McAndrew, devancer les in-

Sport universitaire

Volleyball féminin

L'UdeM remporte le titre à San Francisco

Les volleyeuses de l'UdeM participaient, le weekend dernier, à un important tournoi préparatoire à leur saison tenu à l'Université du Pacifique, à San Francisco, et c'est avec le titre dans leurs valises qu'elles sont revenues à Montréal.

Les protégées d'Olivier Trudel ont vaincu l'équipe hôte en finale dans un match-marathon de 2 h 48 min par la marque de 3-2 (29-31, 30-19, 27-30, 31-29 et 17-15).

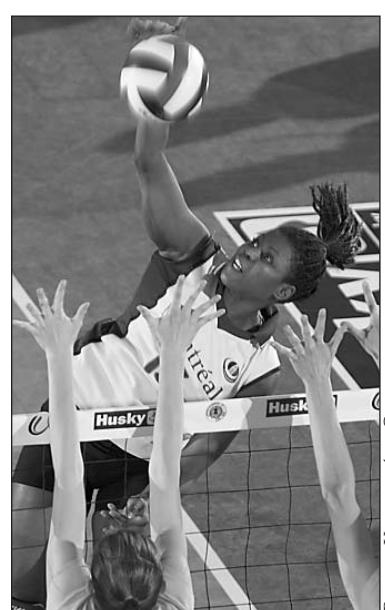


PHOTO : UNIVERSITÉ DE CALGARY.

L'étudiante en communication Laetitia Tchoualack

Benoit Mongeon
Collaboration spéciale

poste vacant

Mathématiques ou statistique

Le Département de mathématiques et de statistique (www.dms.umontreal.ca) de la Faculté des arts et des sciences sollicite des candidatures féminines ou autochtones dans tous les domaines des statistiques ou des mathématiques pour le Programme d'appui aux professeurs universitaires (APU) du CRSNG (www.nserc-crsng.ca). La personne titulaire de la bourse APU sera nommée professeure au rang d'adjoint. Le Département collabore étroitement aux activités du Centre de recherches mathématiques (www.crm.umontreal.ca).

Fonctions. Enseignement aux trois cycles, encadrement d'étudiants aux cycles supérieurs, activités de recherche.

Exigences. Être titulaire d'un doctorat en mathématiques, en statistique ou dans une discipline jugée pertinente; posséder la citoyenneté canadienne ou le statut de résident permanent du Canada; avoir des aptitudes démontrées en enseignement. La qualité du dossier en recherche est primordiale. L'enseignement à l'Université de Montréal se fait en français. Une bonne connaissance de la langue française est donc requise. Une personne ne parlant pas français devra en acquérir une connaissance adéquate dans un délai raisonnable après l'engagement.

Traitements. L'Université de Montréal offre un salaire concurrentiel jumelé à une gamme complète d'avantages sociaux.

Date d'entrée en fonction
À compter du 1^{er} juin 2007 (sous réserve d'approbation budgétaire).

petite annonce

Rechercher. Équipe de tournage et acteurs de tous âges pour court métrage de fiction. Pour plus de renseignements : <derdreowin@hotmail.fr>.

FONCTION PUBLIQUE QUÉBÉCOISE



Une nouvelle génération entre en fonction

CAMPAGNE ANNUELLE DE RECRUTEMENT UNIVERSITAIRE – AUTOMNE 2006

Une carrière à la mesure de vos ambitions !

Vous terminez vos études universitaires d'ici août 2007 ? Vous êtes titulaire d'un diplôme d'études universitaires et vous étudiez toujours à temps plein ? Vous cherchez un emploi stimulant en lien avec votre domaine d'études et vous voulez relever des défis ? Ne manquez pas la campagne de recrutement universitaire de la fonction publique québécoise qui se déroule du 18 septembre au 13 octobre 2006.

En plus d'offrir des emplois intéressants, le gouvernement du Québec propose des conditions de travail concurrentielles, un aménagement souple du temps de travail et des activités de formation. Un emploi dans la fonction publique, c'est aussi la possibilité de travailler dans différents secteurs, dans différents ministères et organismes ou même dans différentes régions du Québec !

Venez rencontrer l'équipe de Recrutement étudiant Québec :

- **21 septembre** Pavillon Jean-Brillant, 2^e étage près de la cafétéria, de **10 h à 16 h**
- **27 septembre** Journée carrière de la fonction publique québécoise Pavillon Marguerite-d'Youville, hall d'entrée, de **10 h à 15 h**
- **4 octobre** Kiosque d'information Pavillon Marie-Victorin, hall d'entrée, de **10 h à 15 h**
- **4 octobre** Kiosque d'information

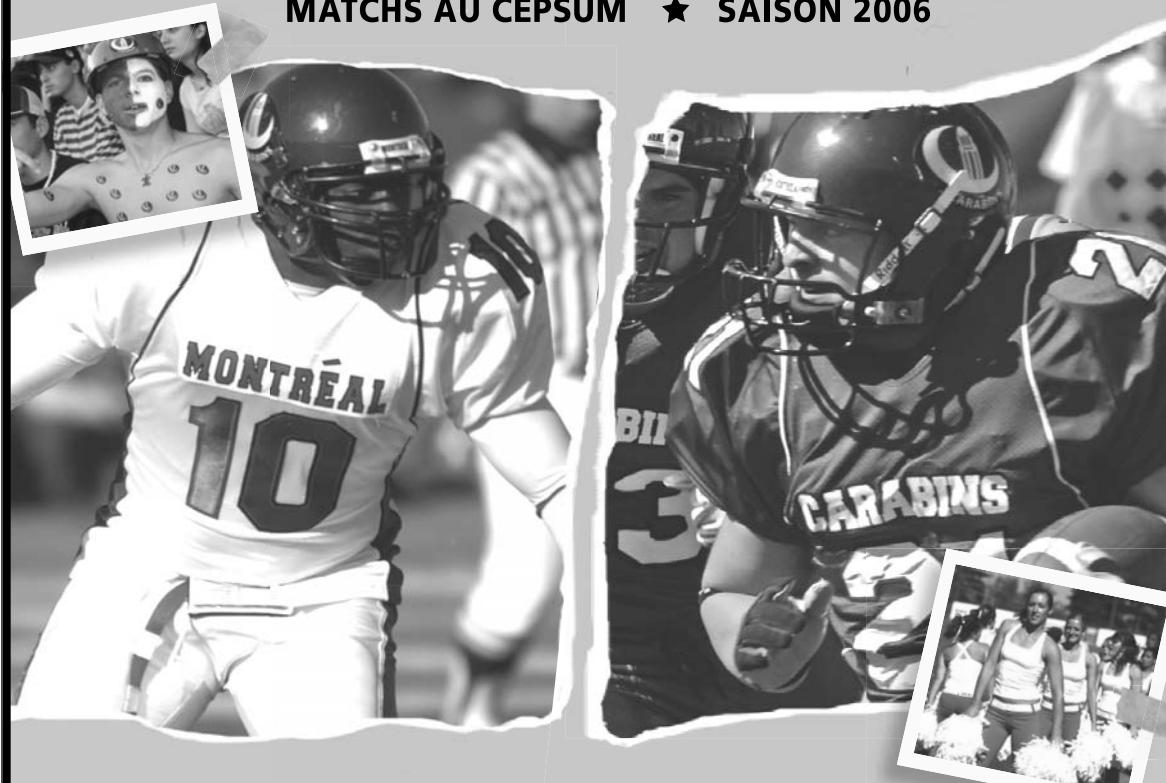
Pour plus de détails et pour connaître les dates des visites dans votre université, consultez le site Internet [www.recrutementquebec.gouv.qc.ca] ou renseignez-vous auprès du service de placement de votre établissement.

On vous attend... à bientôt !

Centre de services partagés
Québec

LES SAMEDIS FOOTBALL DES CARABINS

MATCHS AU CEPSUM ★ SAISON 2006



PROCHAIN MATCH
SAMEDI 30 SEPTEMBRE
à 13 h vs McGill



Allez les Bleus!

INFO : 514 343-7772
carabins.umontreal.ca

Université de Montréal

Médecine vétérinaire

Pour éviter d'autres Walkerton

Le laboratoire du professeur John Fairbrother met sur pied un système de surveillance internationale de la bactérie E. coli

Le public la connaît par son diminutif E. coli, mais son véritable nom est *Escherichia coli*. Derrière ce nom presque poétique qui pourrait désigner une jolie fleur se cache une famille de bactéries dont certaines sont indispensables à notre survie alors que d'autres peuvent nous être fatales.

Depuis 25 ans, le laboratoire Escherichia coli, fondé par le professeur John Fairbrother, de la Faculté de médecine vétérinaire, étudie les infections par E. coli, les diagnostique et élaborer des stratégies de prévention. En mai dernier, le laboratoire recevait un agrément de l'Organisation mondiale de la santé animale en tant que centre de référence dans la recherche sur E. coli.

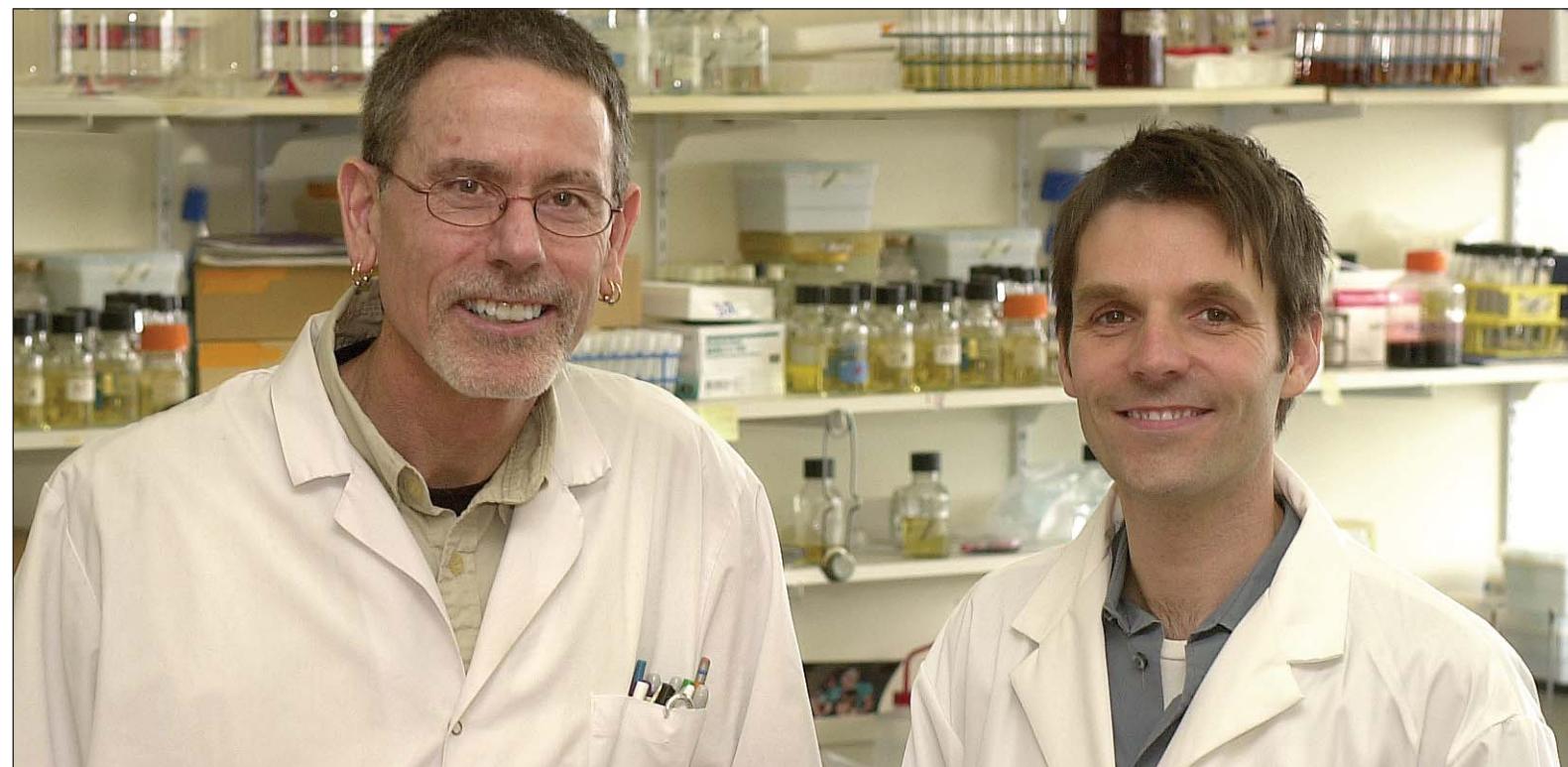
« Notre rôle est d'observer les développements de la bactérie pour voir venir les nouvelles souches et prévenir les risques d'épidémie autant chez les êtres humains que chez les animaux d'élevage », explique le professeur Fairbrother.

Une mutante intelligente

E. coli est une bactérie très répandue et qui existe sous plusieurs variantes. C'est l'espèce bactérienne dominante de la flore intestinale de tous les animaux à sang chaud, y compris l'être humain, chez qui elle s'installe dès les premières heures de la vie.

« Plus de 95 % des souches de E. coli ne sont pas dangereuses et nous en avons besoin pour vivre, précise Éric Nadeau, agent de recherche au laboratoire. Les 5 % qui restent sont à risque ; leurs modes de fonctionnement pour infecter l'organisme varient beaucoup et certaines sont très virulentes. D'autres seront inoffensives pour les animaux mais pathogènes pour les humains. »

Les souches pathogènes peuvent provoquer plusieurs maladies intestinales ou extra-intestinales, comme la diarrhée, la gastroentérite, la méningite, la septicémie, ainsi que des infections urinaires. C'est une de ces souches qui est responsable de la « maladie du hamburger » ; c'en est encore une



Le professeur John Fairbrother et l'agent de recherche Éric Nadeau dirigent le laboratoire Escherichia coli.

autre qui a fait sept morts en 2000 à Walkerton, en Ontario. Récemment, on apprenait que des épiniards infectés avaient intoxiqué plusieurs personnes aux États-Unis et causé un décès.

La bactérie peut aussi causer des ravages dans les élevages. Diarrhée, dysenterie, septicémie, infections urinaires sont observées chez les porcs, la volaille et les bovins, en plus des mammites chez ces derniers. « Chaque organe a son E. coli », lance M. Nadeau.

C'est évidemment à ces souches pathogènes que s'intéresse le laboratoire du professeur Fairbrother et notamment à celles qui comportent un potentiel de risque. « La bactérie E. coli mute rapidement et de nouvelles souches apparaissent régulièrement, souligne le chercheur. Celle qui engendre la maladie du hamburger n'existe pas avant les années 80. Il s'en trouve sûrement plusieurs autres qui sont proches de cette souche et qu'on ne connaît pas. Il faut les découvrir, les étudier et évaluer leur facteur de risque. »

Chez le porc, certaines souches sont apparues en même temps à différents endroits sur la planète sans qu'il y ait eu aucun contact entre les élevages. « C'est peut-être dû aux conditions de l'élevage industriel, qui créent de nouvelles conditions biologiques chez l'animal », avance Eric Nadeau.

En plus de muter rapidement, E. coli est très intelligente : elle échange du matériel génétique

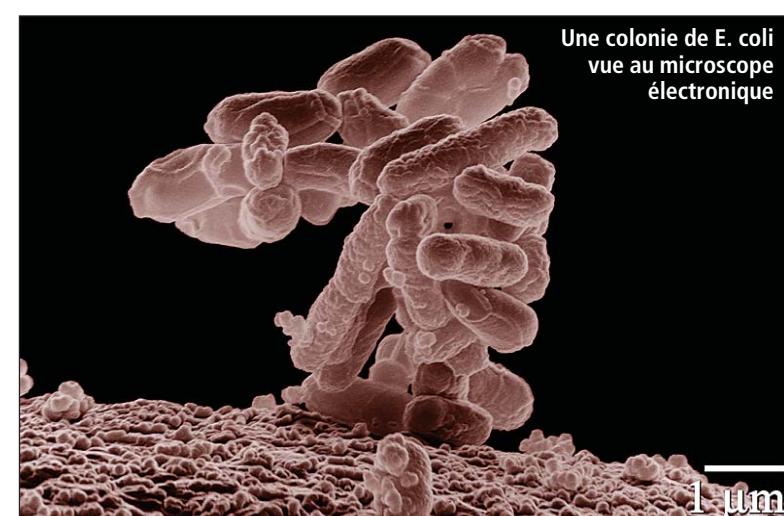
« Notre rôle est d'observer les développements de la bactérie pour voir venir les nouvelles souches et prévenir les risques d'épidémie. »

avec d'autres familles de bactéries. Elle peut ainsi intégrer des gènes de résistance aux antibiotiques, obligeant les chercheurs à concevoir sans cesse de nouvelles armes, comme les vaccins et les probiotiques. « Mais ce sera une lutte sans fin », reconnaît Eric Nadeau.

Épidémirosurveillance et prévention

Le programme d'épidémirosurveillance du laboratoire Escherichia coli nécessitera la collecte de toutes les souches pathogènes connues à l'échelle mondiale. À cette fin, l'équipe de chercheurs travaillera en partenariat avec l'Organisation des Nations Unies pour les secteurs de l'alimentation et de l'agriculture et avec les autres centres agréés par l'Organisation mondiale de la santé animale.

« Le défi vient des pays en voie de développement, affirme John Fairbrother. On possède peu de données sur leur situation et il



Une colonie de E. coli vue au microscope électronique

faudra établir des collaborations avec eux. » Ces pays sont également à haut risque à cause des contacts plus étroits entre les populations et les animaux.

La voie de contamination est habituellement le contact avec les matières fécales. L'animal peut être infecté en ingérant de l'herbe ou une autre nourriture souillées ; une fois dans son estomac, la bactérie gagne les autres organes du corps si elle n'a pas été éliminée. La contamination peut aussi survenir à l'abattoir lorsqu'on procède à l'éviscération de l'animal. « La bactérie peut demeurer en latence sur la pièce de viande jusqu'à ce que celle-ci soit consommée. Quelques centaines de bactéries peuvent suffire à causer une maladie », indique M. Nadeau.

L'infection peut en outre être occasionnée par de l'eau polluée,

comme ce fut le cas à Walkerton, où de fortes pluies auraient contaminé la nappe phréatique en y transportant des bactéries issues de pâtures. Quant aux épiniards contaminés aux États-Unis, ils l'auraient été par de l'eau d'arrosage.

Les méthodes préventives se résument aux mesures d'hygiène habituelles, rappellent les deux chercheurs : lavage des mains et cuisson adéquate de la viande et des légumes, tout en accordant une attention particulière aux malades, aux enfants, aux gens âgés et à toute personne dont le système immunitaire serait affaibli.

Dans le cas des enfants, les fermes miniatures comme celles qu'on trouve dans les centres commerciaux à Pâques sont des endroits à éviter, estime John Fairbrother.

Daniel Baril



De gauche à droite, Maurice Junior Dubois, étudiant à la maîtrise; Catherine Rivest, étudiante stagiaire (CRSNG); le Dr Fairbrother, directeur du laboratoire Escherichia coli; Jade-Pascale Prévost, technicienne en santé animale; Louise Lafrenière, technicienne en administration; Brigitte Lehoux, technicienne en santé animale; Lisette Beaudoin, technicienne de laboratoire; Clarisse Desau-tels, responsable de laboratoire; le Dr Nadeau, responsable scientifique du laboratoire; Jacinthe Lachance, technicienne en édition; Benjamin Delisle, étudiant à la maîtrise; Annette Deschênes, technicienne de laboratoire; et Brûte Pauchet, étudiante au doctorat